

François de Calielli

L'inflexible loi du destin

Tome 2

Gared avait décidé de suspendre l'écriture de ce récit, le temps de se rendre à Marseille pour y retrouver la vibration de ce vécu dont son cœur gardait la nostalgie ... tant Albane avait marqué celui-ci au fer rouge. Lors de ce voyage de nuit, des êtres démoniaques, pareils à des ectoplasmes, l'agressèrent au fond d'un rêve. Il se réveilla donc en sursaut, la peau halitueuse et le regard probablement apeuré.

- Monsieur, monsieur ! Vous vous sentez mal ? s'enquit un voyageur, tandis que les deux autres le considéraient d'un œil inquiet.

Il entendait encore dans sa tête son propre cri angoissé.

- Ça ira, merci. Désolé pour le dérangement.

Il se laissa retomber ensuite sur la couchette et repensa aux images effrayantes du rêve.

De Marseille, il prit un bus pour Aix-en-Provence où il décida de séjourner quelques mois dans un hôtel. Plusieurs jours durant, il y flâna dans le centre-ville et ces endroits dont la retrouvaille meurtrissait son cœur.

Après une relecture de la dernière page du manuscrit, il se concentra un long moment jusqu'à ce que la souvenance de cet événement, où d'autres auraient sûrement perdu la vie, remonta du fond de sa mémoire.

Comme dans le tome précédent, il ferait ce récit à la troisième personne et en parlant de lui-même avec un regard extérieur.

Sur une nouvelle page du grand cahier à petits carreaux, il écrivit :

« Comme au sortir d'un rêve, Gared entendit :

- Posez-le doucement.

Un petit brouhaha ainsi qu'une multitude de bruits le reconnectèrent avec la vie : éclats de voix, coups de sifflet, ronronnements de moteurs. S'efforçant d'ouvrir les yeux, il tenta d'émerger de son semi-coma. Était-ce un retour ici-bas après le rejet de sa vile âme par le Ciel ? Des spasmes nerveux secouèrent vivement son corps.

- Ne vous inquiétez pas. Tout va bien aller, à présent, dit un homme, agenouillé près de lui. Il subodora qu'il s'agissait d'un médecin. Relevant la manche de sa chemise, ce dernier frotta énergiquement son bras avec un tampon d'ouate. La légère froideur fut immédiatement suivie d'une petite douleur qui le fit grimacer.

- Voilà, c'est fini, lança aimablement le médecin. Je vous ai fait une piqûre sédatrice. Vous venez d'avoir un accident. Ne bougez pas surtout. Avez-vous mal quelque part ?

- Non, répondit-il d'une voix faible.

- Apparemment, vous n'avez pas de fracture. L'ambulance va quand même vous conduire à l'hôpital pour des examens plus approfondis.

- Et la voiture ? s'inquiéta Gared.

- La police s'en occupe. Vous avez eu beaucoup de chance, croyez-moi.

Le docteur se releva. Gared le suivit du regard, tandis qu'il partait s'entretenir avec deux hommes en blouse blanche. Ceux-ci vinrent aussitôt l'installer sur un brancard qu'ils firent glisser méthodiquement dans l'ambulance.

- Ça va, monsieur ? Ça sera plus long, dit aimablement l'un d'eux.

- Ça ira, merci, répondit Gared.

Il déduisit du ronflement continu du moteur et des ballottements réguliers que la voiture roulait maintenant à vive allure. De temps en temps, la mélodie monotone de la sirène retentissait. Les manœuvres saccadées indiquèrent que l'ambulance traversait une ville. Il tenta donc de se remémorer le lieu de ce maudit accident. Un panneau de signalisation et Castelnaudary lui vinrent à l'esprit. Le véhicule stoppa et les brancardiers descendirent pour l'installer sur un lit roulant. Il vécut ensuite un laborieux voyage *via* plusieurs ascenseurs et d'interminables couloirs. Eût-il besoin de soins urgents, l'issue de cette traversée aurait été, à coup sûr, fatale. De surcroît, il dut attendre longuement qu'une infirmière daignât s'intéresser à lui ; quoiqu'il ne se sentait guère blessé. Retroussant la manche de sa chemise, celle-ci lui prit mécaniquement la tension.

- C'est une tension normale après un choc, dit-elle. Avez-vous mal quelque part ?

- Non, juste un peu mâché, répondit-il.

- Vous vous rappelez les circonstances de l'accident ? s'enquit-elle.

- La voiture a ripé sur la route et, ensuite, tout est allé très vite.

Il s'en tint à de sommaires explications. Sans doute, cette dernière cherchait-elle à vérifier l'état de sa mémoire.

- C'est tout ce que vous vous rappelez ?

- Excusez-moi, mais j'ai pas eu le temps de prendre des notes, blagua-t-il.

- L'humour est là, c'est bon signe, précisa-t-elle. Le médecin va passer vous examiner. Attendez qu'une aide-soignante vienne vous aider à vous déshabiller.

- Si c'est la règle, rétorqua-t-il.

- C'est préférable, monsieur. On ne sait jamais. À propos, souhaitez-vous que nous avertissions quelqu'un ?

- Non merci, je ne préfère pas inquiéter inutilement mon entourage.

- Comme il vous plaira. Il y a une sonnerie près de la table de nuit au cas où vous auriez besoin de quelque chose.

N'ayant pratiquement pas bougé depuis l'accident, il procéda à une révision mentale de ses

membres. Tout semblait fonctionner normalement, sauf l'impression d'avoir bu plus que de raison. Car il était encore sous l'effet de la piqure calmante et du choc de l'accident. Les yeux clos, il chercha à revivre les événements juste avant celui-ci. L'irruption joviale d'une jeune demoiselle le fit sursauter.

- Je viens vous aider à passer un pyjama, lui dit-elle.

Même s'il ne souffrait pas d'un quelconque handicap, il se soumit docilement. D'autant qu'elle accomplissait sa tâche avec tact et douceur.

Le médecin qui vint l'examiner prescrivit les radiographies d'usage. En définitive, il s'en était tiré avec quelques ecchymoses. Comme il ne se sentait pas très gaillard, il accepta de rester en observation jusqu'au lendemain matin.

Au réveil, Gared navigua un long moment entre veille et sommeil. Le cauchemar de la nuit continuait de le poursuivre. Des souvenirs remontaient aussi à la surface, un méli-mélo d'images incohérentes. Au fil du va et vient des pensées, son esprit vacilla lentement.

À huit heures, il se leva, estimant inutile de fainéanter au lit. Pour se donner un peu de courage, il alla au lavabo trônant dans un coin de la chambre où il s'aspergea le visage d'eau froide. Puis il s'enquit auprès d'une fille de salle de la possibilité de prendre une douche.

- Désolé, mais je n'ai aucune affaire de toilette. Pourriez-vous ...

- Je vais vous en trouver, répondit-elle simplement.

Allongé sur le lit, il s'apprêtait à prendre son mal en patience ; car il ne se faisait guère d'illusion sur la vélocité de cette brave employée. Des tâches plus urgentes feraient sûrement tomber sa petite requête dans l'oubli. Tandis qu'elle revenait rapidement avec le nécessaire, il pensa utile de combattre énergiquement cette satanée disposition négative.

La douche chaude eut un effet relaxant, hormis quelques courbatures suite à sa périlleuse cascade. Il regretta d'avoir à revêtir ses vêtements froissés et imprégnés d'une forte odeur de sueur. « *Dans quel état vais-je retrouver mes bagages* », pensa-t-il. Il lui vint l'intuition que cette voiture achetée à la hâte avait servi un dessein occulte.

Parmi les documents de sortie, il trouva la facture de l'ambulancier indiquant une prise en charge à Castelnaudary. La réalité le frappa soudain à la manière d'un boomerang. Il trouva donc que l'adversité faisait preuve d'intransigeance à son égard. Dans la rue, il tempêta contre les moteurs pétaradants et les klaxons nerveux des conducteurs. Apercevant un taxi vide, il le hêla à tout hasard. Celui-ci stoppa aussitôt.

- Pouvez-vous m'amener à la gare, je vous prie, dit-il au chauffeur.

- Avec plaisir, monsieur, répondit courtoisement ce dernier.

Depuis le téléphone public du hall de gare, il appela la gendarmerie de Castelnaudary qui lui confirma que l'accident avait bien eu lieu à deux kilomètres du panneau d'entrée de la ville. Pressé de régler cette affaire et de récupérer quelques bagages, il acheta un billet de train pour la célèbre capitale du cassoulet.

Devant la gare de Castelnaudary, Gared demanda à un passant le chemin menant vers la gendarmerie. Après une petite marche à travers les rues étroites du centre-ville, il aperçut le drapeau tricolore planté au milieu de la façade d'un bâtiment ancien. La pierre de taille noircie donnait à celui-ci une allure austère. Des réminiscences de son service militaire remontèrent alors du fond de sa mémoire. Un gendarme l'y accueillit derrière un comptoir en bois verni. Face à cette politesse dénuée de chaleur, il opta de même pour la concision. Le militaire le mena vers un bureau exigu où il établit un procès verbal sur les circonstances de l'accident. Il fut soulagé d'apprendre qu'aucun autre conducteur n'avait eu à souffrir de son infortunée cascade. Puis le gendarme quitta la pièce et revint avec une valise et un sac plastique.

- Nous avons essayé de vider votre voiture des effets essentiels, lança-t-il. Elle est dans un garage à cette heure. À mon avis, l'expert va la déclarer comme épave.
- D'accord, répondit Gared.
- Vous avez été rudement chanceux. C'est une route où il passe beaucoup de voitures et de camions.
- La mort n'a pas voulu de moi, rétorqua Gared.
Cette remarque macabre décontenança le gendarme qui s'abstint de renchérir. Quant à lui, il éprouvait un pressant désir de quitter ce lieu.

Il fit le chemin en sens inverse, entravé par son lourd bagage. Heureusement, la gare n'était pas si éloignée. Il profita de l'attente avant l'arrivée du train pour faire un rapide inventaire de son maigre patrimoine.

Le monstre de fer entra en gare en s'annonçant par plusieurs coups de klaxon. Gared s'installa dans un compartiment vide, côté fenêtre. Sa pensée se mit bientôt à courir au gré des associations pendant qu'il suivait, d'un regard passif, le rapide défilement du paysage. Pointant celui-ci le plus loin possible, il obtint une sorte de flou. Sur cet écran subtil, des souvenirs imprécis se dessinèrent. Le visage de Marine apparut confusément, d'abord, et avec plus de précision ensuite. Le visage de cette dernière arborait cette belle sérénité qui l'avait tant charmé. Il souffrait de n'avoir pas su lui donner le bonheur dont elle rêvait, craignant aussi d'avoir à porter dorénavant le fardeau de sa laide trahison. Une expiation méritée ! Marine sembla tout à coup étrangement présente. Il aurait été à peine surpris d'entendre sa voix au creux de l'oreille. Tels des combattants, les regrets assaillirent l'enceinte de son pauvre cœur. Il éprouva le besoin de maudire cet égoïsme responsable de la flétrissure d'un amour fleurissant tout en priant aussitôt pour que cette désillusion ne la rendît pas suspicieuse à l'égard de la gent masculine. Certes, le temps lénifie l'aigreur et l'espérance d'un amour merveilleux gomme les échecs. Ne se montrerait-il pas plus cruel encore en revenant vers elle dans l'intention d'adoucir simplement son chagrin, même si leurs retrouvailles auraient l'air d'un beau moment de lumière, quoique passager ? Car l'ardeur torrentueuse du plaisir le porterait à faire des promesses qu'un sentiment sincère n'étayerait pas. Une superficialité qui empêcherait donc un bonheur authentique. Après cela, le désarroi serait insupportable, voire destructeur. Il réprima une forte envie de pleurer.

En gare de Toulouse, le train stoppa bruyamment. Gared émergea de sa rêverie, forme d'exutoire de son cœur en mal d'amour. Il attendit patiemment dans le compartiment, afin d'éviter la promiscuité du couloir. Cela ne lui épargna pas, en revanche, la cohue grouillante du quai au sein de laquelle il dut zigzaguer. À la station de taxi, il intégra stoïquement la file d'attente.

Ce retour chez lui le plaça face au dilemme de la veille. Dans le hall de l'immeuble, il croisa la concierge qui afficha un air ridiculement ébaubi. La saluant avec courtoisie, il n'en vint pas à nourrir sa curiosité. Dans l'appartement, son estomac se noua et il s'y affala mollement sur le divan. L'atmosphère de celui-ci avait gardé l'agréable fragrance du parfum de Marine. Il subodora qu'elle y était revenue après son départ. D'ailleurs, le dressing et l'armoire ne contenaient plus aucune affaire

d'elle. Il espéra que cette rupture était désormais consommée dans la tête et dans le cœur de cette dernière.

Il descendit faire de menus achats alimentaires à la supérette toute proche. Puis, l'estomac rassasié, il se plongea dans la lecture d'un roman. Or le souvenir emplissait chaque molécule d'air. Aussi ferma-t-il le livre et alla-t-il au lit où son mental eut à lutter contre le flux des pensées de toutes sortes, conscient qu'il ne parviendrait à éloigner que difficilement une souvenance encore fraîche.

À peine réveillé, Gared se leva plutôt que de ressasser le passé. Le rêve de la nuit étant retourné dans les limbes de l'inconscient, il ne lui restait plus que l'impression d'un sommeil agité. Après le petit déjeuner, il fit une analyse de la situation tout en prenant son bain. Du fait de l'accident, il se trouvait contraint de se satisfaire des moyens de transports classiques et, partant, de réfléchir posément au but de ce nouveau départ. L'heure n'était plus aux élans intempestifs et aventureux. Ce retour au point zéro, par la manière forte, ne devrait-il pas l'éveiller sur l'absurdité de son intention de pérégriner au hasard ? Une éventualité qui l'interpellait et ravivait, en même temps, sa nature rebelle. Faisant fi des divagations de son esprit torturé, sa tendance excessive reprit le dessus. Il choisit donc de privilégier l'instant présent. Que lui importait l'avenir, puisque le destin le soumettait aux affres de l'incertitude.

Dépliant la carte Michelin, il attendit que son intuition lui suggérât une direction. Au fond de lui, il désirait marquer une rupture franche avec le passé. Jadis, sa période d'aveulissement, voire sa pusillanimité l'avaient exposé aux recommencements. Dépendait-il de son libre arbitre que sa vie prît dorénavant une voie nouvelle ou fallait-il qu'il se laissât guider par l'imprévu ? Partir à l'aveuglette réclamait une insatiable curiosité et, en final, de l'inconstance. Des inclinations qu'il possédait incontestablement.

Il replia la carte avec l'espoir qu'une petite lumière éclairerait ce chemin que son pauvre entendement ne saurait lui indiquer.

« Veuillez dégager le bord du quai, s'il vous plaît. Le train en provenance de Bordeaux et à destination de Marseille entre en gare ».

Les roues crissèrent désagréablement sur la voie jusqu'à l'arrêt complet du train. Déjà postés sur le bord du quai, les voyageurs attendaient. À peine les arrivants eurent-ils descendu les marches d'acier avec leurs encombrants bagages, qu'une cohorte d'individus impatients se précipita dans les voitures. Gared attendit que le rush se fût apaisé pour monter dans un wagon. Il parcourut ensuite l'étroit couloir à la recherche d'une place libre et les jambes entravées par ses deux lourdes valises. Exercice d'autant plus pénible que des personnes avaient la mauvaise idée de vouloir passer en sens inverse. Finalement, il dut se résoudre à voyager debout. Pour tuer le temps, il se laissa étourdir par le défilement du paysage. Parfois, le train semblait raser une rangée d'arbres, ou un mur rocheux, donnant ainsi l'impression de rouler à très vive allure. Par bonheur, un doux soleil vernal venait dulcifier l'aigreur de la mélancolie irritant son cœur. Accoudé au rebord de la fenêtre, il fit en sorte de s'accommoder de cet inconfort.

En gare de Montpellier, de nombreux passagers descendirent et une nouvelle vague humaine donna l'assaut. Avant qu'on ne lui subtilisât la place qu'il convoitait, il accapara celle-ci. En effet, les sièges libres ne le furent qu'un court instant. Il goûta égoïstement le bonheur de voyager enfin dans un relatif confort.

Le doute profita de sa pensée vagabonde pour semer le trouble. Celui-ci le fit s'interroger sur cette impulsion à laquelle il avait docilement acquiescé. En effet, une force subtile semblait se plaire à l'amener constamment à vivre des situations compliquées. Partant, les épreuves jalonnaient sa route sous la férule d'un drôle d'ange. Un enchaînement d'images négatives se mit tout à coup à rendre cet élan de moins en moins pertinent. Sa tentative de suicide, son séjour à l'hôpital, ses galères professionnelles, le terrible constat de sa stérilité lui revinrent à l'esprit. Bien que sa quête de nouveauté n'empêcherait guère la tyrannie du malheur. Il lui vint à l'esprit que Marine aurait été la plus apte à l'aimer en dépit de son infertilité. Car quelle autre accepterait maintenant de partager cette incapacité de fonder une vraie famille ? Une frustration qui le minait, voire le déséquilibrait psychologiquement ; alors qu'il n'envisageait pas de se mettre en ménage avec une femme. Il n'aurait jamais imaginé être un jour autant affecté par un tel handicap. Il réalisait toutefois que cette fatalité le prédisposait dorénavant à l'errance sentimentale. De toute évidence, sa nature instable ressortait de ce destin chaotique. Il devait en prendre son parti et affronter avec courage cette adversité qui ne lui accorderait sans doute que de faux répit.

Fort de ces ruminations, le trajet s'était moins s'éternisé. Les autres occupants du compartiment semblaient planer dans leur monde, qui endormi, qui concentré dans sa lecture, qui appliqué à faire du tricot ou à bader par la fenêtre. Il se leva pour se dégourdir les jambes. Dans le couloir bondé, il dut enjamber, jusqu'aux toilettes, les personnes affalées ou allongées sur leurs bagages. Retourné à sa place, il reconnut Marseille avec son ensemble hétéroclite et compact de maisons, d'immeubles et autres bâtiments. Quelle lubie l'avait poussé à retrouver cette ville qu'il n'affectionnait guère !

Dans le hall de la gare Saint Charles, la foule de gens, se pressant en tous sens, l'agaça. Il tira plus qu'il ne porta ses deux lourds bagages jusqu'à la brasserie.

- Qu'est-ce que je vous sers, monsieur ? s'enquit le serveur.
- Un demi, je vous prie.
- Tout de suite.
- Euh, excusez-moi. Pourriez-vous m'apporter le bottin, je vous prie ?
- Bien sûr, je vous apporte ça, rétorqua celui-ci avec un accent à couper au couteau.

En attendant sa commande, il regarda machinalement les personnes atablées autour de lui. Il

imagina que certaines étaient peut-être, elles aussi, à la recherche de leur destin, voire qu'elles fuyaient leur passé et souhaitaient se reconstruire une nouvelle vie. L'ici-bas n'était pas, selon lui, un lieu d'Arcadie. Il enviait les gens à l'âme heureuse et que les tourments épargnaient.

- Voici votre demi et l'annuaire, dit le serveur.
- Merci beaucoup.

Tout en consultant les pages jaunes en quête d'un hôtel, il eut l'impression de revenir cinq ans en arrière. L'éventualité d'une incessante répétition des événements le fit frémir. Il orienta sa recherche en fonction de ses moyens limités ; bien qu'il ne se trouvait pas dans une situation aussi précaire que la fois dernière. Après avoir pris note de plusieurs numéros, il régla l'addition ; puis il se rendit à la cabine téléphonique la plus proche tout en s'en remettant à la Providence. Lui ferait-elle la grâce d'un petit hôtel agréable ?

La patronne de l'hôtel fit visiter à Gared une chambre meublée en teck dans le style des années cinquante qu'il trouva froide et impersonnelle. Il décida de s'en contenter, vu qu'il lui fallait gérer sagement ses finances. Cette nouvelle descente dans une situation instable le rendit perplexe.

- C'est d'accord, je la prends, lança-t-il.
- Vous voulez un coup de main pour vos bagages ? proposa gentiment la tenancière avec son fort accent marseillais ... une femme très ronde aux bras de docker.
- Vous êtes bien aimable, madame. Je vais essayer de m'en sortir seul.
- Allez, laissez-moi vous aider. À tous les deux, ce sera mieux non ? insista-t-elle.
- Bon, je veux bien, dit-il. Surtout que l'escalier est étroit et raide.

Tout en lui mettant du baume au cœur, cet accueil simple et généreux vint réchauffer quelque peu la froide exigence de sa destinée.

Ses affaires rangées dans l'armoire, il entreprit de s'aérer l'esprit par une marche dans les rues de Marseille.

- Passez une bonne soirée, lança la patronne avec un grand sourire tandis qu'il lui remettait la clé.
- Oh, je vais juste faire une petite visite des environs. À tout à l'heure, madame.

D'un pas tranquille, il se dirigea vers le vieux port en suivant les panneaux de signalisation. Il apprécia de baguenauder sur la Canebière, comme la température était clémente et le mistral quasiment nul. Il reconnut au passage la terrasse de la brasserie où il avait fait la connaissance de Gatien et Hugo, lors de son précédent séjour ici. Il s'y attabla. Ses folles nuits dans les night-clubs marseillais lui revinrent à l'esprit. Puis, par association, une colonie de souvenirs assaillirent celui-ci. Ses moments de passion amoureuse avec Albane remontèrent aussi des abysses du subconscient tant ce passé paraissait appartenir à une autre vie. Une résurgence qui sema toutefois la confusion dans son cœur. Coupant court à ce soliloque, il régla sa consommation et reprit sa flânerie sur la Canebière.

Le bleu sombre du ciel était à présent constellé d'une myriade de bluettes dansantes. Plongeant son regard dans cette incommensurable dimension, il eut le tournis et perdit même l'équilibre. Il avisa un restaurant dont le menu affichait d'appétissantes spécialités de poissons. Il y fut accueilli par une charmante serveuse à l'accent chantant, laquelle l'installa à une table au milieu de la salle en lui proposant l'apéritif maison qu'il accepta courtoisement. Ce restaurant bondé lui sembla être de bonne augure. Tout en grignotant un morceau de pain, il se laissa distraire par les gens, leurs mimiques, leurs attitudes. Dans le pittoresque du quotidien, il puisait des images qu'il rangeait au fond de sa mémoire dans la perspective d'un retour vers l'écriture quand l'inspiration l'y appellerait. Le service s'avéra efficace, la cuisine de bonne qualité et ce, à un prix raisonnable de surcroît.

Repu et l'humeur moins maussade, il décida de visiter, d'un pas gaillard, les alentours. Il s'en fit, en outre, un exercice avant le coucher. De retour dans sa modeste chambre d'hôtel, il prit une douche bien chaude avant de se glisser douillettement sous les couvertures. Au seuil du sommeil, cette incertitude de l'avenir l'angoissa à nouveau. Même s'il n'en avait pas conscience, il s'était délibérément condamné à une existence itinérante.

Se faufilant entre les rideaux de coton, la lumière du jour réveilla Gared. D'humeur plutôt guillerette ce matin, il se prépara en sifflotant ; ce qui ne lui était plus arrivé depuis ce jour où il avait appris que le Ciel avait marqué son sort au fer rouge. Il subodorait donc qu'il s'agissait là d'un optimisme précaire.

À la réception, la patronne le salua avec sa coutumière et débonnaire jovialité.

- Bonjour, monsieur. Vous avez bien dormi ?
- Très bien, madame. Je vous remercie.
- Vous souhaitez prendre un petit-déjeuner ?
- Oui, oui. Je meurs de faim ce matin.
- Alors, la salle est par là, dit-elle en le précédant.
- D'accord, rétorqua-t-il en lui emboitant le pas.
- Du café, du thé ? s'enquit-elle.
- Du café et sans lait je vous prie.
- Installez-vous. Je vous apporte ça tout de suite.

Pendant le petit-déjeuner, qu'il consumma tranquillement en feuilletant le quotidien régional, des pensées de toute sorte lui vinrent en tête. Au fil de celles-ci, il eut une intuition qui paraissait être le prodrome d'une nouvelle orchestration occulte des événements. Il éprouva un prégnant désir de la suivre.

Après avoir loué une voiture chez un des loueurs regroupés autour de la gare, il acheta un plan de la région. Tandis qu'il roulait dans le centre de Marseille, à la recherche de la route d'Aix-en-Provence, il avait l'impression que le passé le narguait. Il acceptait cependant cette subtile emprise, en dépit de la voie épineuse où cela le menait. Il appréhendait, par avance, le terrible face à face et la difficile position qu'il lui faudrait assumer. Qu'avancerait-il en guise de justification de sa fourberie ? Le pire serait qu'elle lui fit un accueil tendre. Manifestement, une force agissait au fond de lui pour qu'il prît ce chemin avec abnégation. D'ailleurs, il n'eut pas à chercher longtemps la direction juste.

À Aix-en Provence, il s'en remit à son ange gardien. Celui-ci ne l'avait-il pas si souvent guidé vers de délicieux bonheurs ? Le fait qu'un passant prit la peine de faire un croquis sur un bout de papier n'était-il pas en soi un signe ?

Au fur et à mesure où il approchait de la résidence d'Albane, ses membres trémulaient et sa courte relation avec elle lui revenait en tête. Alors qu'il garait la voiture sur la placette toute proche, sa nature anxieuse faillit le faire renoncer. Par bonheur, le portail extérieur n'était toujours pas protégé par un code. Il sourit en entendant que celui-ci avait conservé son joli petit couinement. Après avoir remonté l'allée dallée à la provençale et bordée, de part et d'autre, d'une petite haie de buis, il retrouva avec bonheur le jardin savamment orné de parterres multicolores, de même que les arbres centenaires. En revanche, le passage de la porte en verre de l'immeuble requérait la connaissance du sésame électronique. Il appuya donc simultanément sur plusieurs boutons de sonnette jusqu'à ce qu'une personne daignât répondre. Finalement, une dame âgée accepta de lui ouvrir. Il monta les marches deux par deux, afin d'exacerber sa détermination. Face à la porte du duplex d'Albane, il fit trois respirations profondes, puis, quand il s'estima capable d'affronter l'éventuel courroux de cette dernière, il sonna un coup bref. D'ailleurs, la sécheresse de la sonnerie ressemblait déjà à une semonce. Dès lors, le temps s'éternisa, attisant une peur viscérale qu'il s'efforçait de transcender. Qu'allait-il dire à ce compagnon qui habitait peut-être avec elle désormais ? Il fixait l'œil de bœuf, tel un condamné apeuré par l'imminence du coup fatal du bourreau. Le silence, lugubre, alourdissait plus encore l'atmosphère. La porte demeurant obstinément close, il fouilla dans la poche de sa veste et en sortit un bout de bristol sur lequel il griffonna un bref message. Or, au moment de le glisser sous la porte, il se ravisa. Il pensa qu'elle trouverait irrespectueux ces quelques mots sur un support

aussi rudimentaire après toutes ces années de silence. Il froissa le morceau de carton fin qu'il fourra nerveusement dans sa poche.

Tout en redescendant lentement l'escalier, il se sentit tiraillé entre la déception et la libération. Cette absence le soulageait en fin de compte, vu qu'elle lui avait épargné un misérable bafouillage.

Il flâna ensuite dans les rues d'Aix-en-Provence, escomptant qu'une nouvelle intuition l'aiderait à adopter le comportement juste. Le doux rayonnement du soleil réveillait en lui le désir d'aimer, de partager d'intimes délices. Ses sens, si prompts en général à un sensuel épanchement, l'appelaient à faire cesser cette solitude, voire cette désolation. Un état qui rendait son errance sentimentale plus consternante encore. Installé à la terrasse d'un café, il éprouvait l'envie de retrouver un bonheur simple.

- Vous désirez, monsieur ? s'enquit le serveur.
- Un demi bien frais, je vous prie.
- Entendu, monsieur.

Le serveur revint rapidement et lança avec dextérité un rond en carton sur la table qu'il bloqua aussitôt avec le pied du verre.

- Et voilà le demi de monsieur ! s'exclama-t-il.
 - Vous seriez mieux dans un cirque, non ? lâcha Gared avec un petit sourire.
- Celui-ci lui fit simplement un clin d'œil, accompagné d'une moue rigolote, et partit vers une autre table.

Gared avala une gorgée tout en plongeant ses lèvres dans la mousse blanche. Puis il se laissa divertir par l'animation de la rue, une échappatoire propre à lui faire oublier l'agitation de son cœur. « *À quoi rime ce retour ?* », pensa-t-il. En effet, quel démon le poussait à ressusciter un vieux vécu ou, même, un amour défunt ?

Il régla sa consommation et marcha dans le centre-ville, les mains enfoncées dans les poches en nourrissant l'espérance d'une illumination apte à éloigner ces stériles attermoissements. Traversant le marché, il contempla les fruits bien alignés sur les étals et semblables à un tableau d'une belle richesse chromatique. Les odeurs exotiques le transportèrent vers de lointaines contrées ; ce qui réveilla son inclination pour la poésie ainsi que son envie d'écrire un roman aux superbes envolées. Il lui vint aussi à l'esprit que les gens heureux se lamentent de l'impitoyable effaçure du temps pendant que les mal lotis en regrettent l'éternité. À la recherche de sa vraie vie, il ressemblait, quant à lui, à un chevalier du Moyen Âge en quête du Saint Graal.

- Et pour vous, monsieur, ce sera ? lança une voix rocailleuse à son adresse.

Tiré brusquement de sa contemplation, il bafouilla une onomatopée ridicule. Le vendeur lui lança un regard amusé et s'affaira aussitôt auprès d'un autre client. Il se retrouva bientôt au cœur d'un essaim de chalands pressés, sans doute, d'en finir avec la corvée des achats. Pendant qu'il fuyait cette étouffante promiscuité, il repensait à l'impulsion qui le menait assurément vers un nouvel échec. Par conséquent, il montrerait plus de sagesse en décidant de retourner à Marseille. Arrivé à la voiture, il constata que les clés n'étaient dans aucune de ses poches. Les avait-il perdues dans la cohue du marché ? Il entreprit de procéder par étapes et de se rendre, d'abord, au café où il avait bu un verre.

- Bonjour, monsieur. J'ai consommé en terrasse tout à l'heure. Je pense que j'ai oublié mes clés sur la table, dit-il au barman.
- En terrasse, vous dites ?
- Oui, il y a une heure environ.

- Vous avez de la chance. Le serveur est encore de service.
- Freddy, tu aurais pas trouvé des clés par hasard ?
- Si, si. J'ai posé un jeu à côté de la caisse tout à l'heure, rétorqua celui-ci.

Gared fut heureux de voir que la guigne lui accordait un répit. En chemin vers la voiture, il fut derechef la proie d'un tiraillement intérieur. S'il répugnait à se rendre dépendant d'une hypothétique prédestination, il admettait que les événements s'étaient organisés à son insu bien souvent. Certes, il comptait faire valoir aujourd'hui son droit au libre arbitre. Assis dans son véhicule, il essaya, les yeux clos, de vider son mental.

Il eut la sensation, soudain, qu'un bras invisible le tirait hors de son véhicule, suppléant sa volonté. Une force subtile, apparemment infrangible, le poussait vers l'immeuble dont il franchit le portail à la manière d'un automate. Il remonta ensuite l'allée aux senteurs printanières, passa la porte d'entrée derrière un résident et gravit prestement l'escalier. Toujours de façon mécanique, il appuya un coup sec sur le bouton de la sonnette de l'appartement d'Albane. Il lui fallut dominer la crainte de l'inconnu et s'obliger à ne pas déguerpir ? Les pieds chaussés de souliers de plomb, il se sentit contraint à affronter cette épreuve.

Le déverrouillage de la fermeture sécurisée, pareil au cliquetis d'une arme automatique, le sortit brusquement de son état second. Le cœur tétanisé, il pensa avec compassion à l'insupportable stress des dernières secondes de vie d'un condamné à mort. La porte s'entrouvrit, puis claqua violemment. Une réaction qui le laissa pantois. Toutes sortes de supputations lui traversèrent alors l'esprit. Bien sûr, il n'avait eu que le temps d'entrapercevoir un visage durant le bref entrebâillement. Comme il s'apprêtait à frapper trois coups légers, la porte se rouvrit en grand cette fois. Albane se tenait légèrement en retrait dans le hall, figée à la manière d'un personnage de cire du Musée Rodin et le visage peint d'un tel trouble qu'il sentit des larmes lui monter aux yeux. Il eut peur qu'elle ne défailût tant sa mine était blanche. De son côté, il s'efforçait de bloquer la tremblement de tous ses membres.

- Gared ? ... Oh, Gared ! lança Albane d'une voix blanche.

- Oui, c'est bien moi, répondit-il simplement, réalisant après coup le ridicule de cette réponse laconique.

Il la trouva aussi séduisante et belle qu'au temps de sa déloyale fuite. Ne fût-il un voile sombre sur ses grands yeux de la couleur de l'aigue-marine, il en aurait déduit que cette rupture ne l'avait point affectée. Un délicieux bien-être l'envahit soudain, le même que celui qui avait présidé au moment de leur intimité d'antan. Bizarrement, ce retour semblait être dans l'ordre des choses.

Il s'approcha d'elle pour la serrer affectueusement dans ses bras. Les mains en appui sur ses épaules, elle s'efforça de le repousser. Comme il accentuait la pression, elle abandonna la résistance.

- Gared, je ... j'ai ... pourquoi, mon Dieu ?

Sa voix tremblante trahissait son envie de pleurer. Il caressa délicatement sa chevelure soyeuse semblable à une jolie cascade aux reflets d'or. Il apprécia aussi l'odeur parfumée de son cou, une fragrance qui l'avait fortement troublé lors de leur premier rapprochement. Sans doute était-elle allée se parfumer juste avant de rouvrir la porte.

Le visage dans son cou, elle finit par laisser aller son chagrin. Il eut honte à présent de cette souffrance qu'il lui avait imposée en disparaissant lâchement. Il ne put empêcher, lui aussi, une montée de larmes.

- Pleure, Albane. Ça te fera du bien, chuchota-t-il à son oreille.

Il n'aurait osé espérer vivre un moment aussi privilégié. Il loua intérieurement la beauté d'âme d'Albane.

- Excuse-moi, Gared.

- Au contraire, tes larmes m'ont réchauffé le cœur. Tu m'as fait un merveilleux accueil, tu sais.

- Si l'on m'avait prédit que je déposerais un jour ma peine sur ton épaule, j'aurais envoyé paître ce vaticinateur, ajouta-t-elle sur un ton monocorde.

Se détachant de lui avec beaucoup de douceur, elle ferma la porte d'entrée restée, jusque-là, grande ouverte. Puis elle l'invita à pénétrer dans le salon où elle prit place dans le fauteuil face à lui. Voulait-elle qu'il n'interprêtât pas sa faiblesse de tout à l'heure comme une reprise de leur relation ?

- Dis-moi, Albane. J'arrive là comme un cheveu sur la soupe. Tu avais sûrement des choses à faire. Je peux revenir demain ou ... pas du tout si tu ...

- Non, Gared, s'empessa-t-elle. Je n'ai pas de contrainte particulière. En revanche, si cela ne te dérange pas, je vais aller m'arranger un peu.

- Franchement, je te trouve parfaite comme ça. Dieu merci, tu n'as rien perdu de ta beauté.

- J'apprécie ton compliment, mais est-il sincère ? Bon, je reviens tout de suite.

Il profita de l'absence d'Albane pour se relaxer. Ses nerfs avaient été mis à rude épreuve durant ces dernières heures.

- Tu t'endors ? Tu veux te reposer un moment dans une des chambres d'amis ?

- La voix douce d'Albane tira Gared de sa méditation.

Elle s'assit sur le canapé à une distance convenable.

- Non, ça ira, je te remercie. J'étais juste plongé dans le souvenir, répondit-il en regardant dans le vide.

- Tout cela est si loin, dit-elle avec une pointe de déception dans la voix.

- Il me semble que c'était hier, renchérit-il en réalisant tout à coup que cette évocation de tristes stigmates était vraiment de très mauvais goût. D'ailleurs, elle ne disait mot.

- Finalement, tu as toujours été présente au fond de mon cœur, insista-t-il néanmoins. Nos âmes devaient savoir, elles, qu'elles se reverraient.

- Nos âmes, dis-tu ? Sans doute ... rétorqua-t-elle avec un regard sombre. En tout cas, ce fameux jour où tu es parti, je ne me doutais pas que tu me quittais. Je me suis sentie trahie tout en ne comprenant pas ce qui m'arrivait. Après une douce complicité, je me trouvais brutalement confrontée à un grand vide. Une affreuse sensation qui me donna, un moment, l'envie de fuir ce monde intransigeant. Effectivement, les premières semaines furent cauchemardesques et les nuits peuplées de rêves bizarres. Car tu étais encore totalement présent et il me fallait toutefois me faire une raison. Je devais admettre que je n'aurais plus le bonheur de t'aimer physiquement. Certes, faire un saut à Toulouse pour tenter de te voir et parler avec toi m'a traversé l'esprit. Mais je me suis dit qu'il valait mieux ne pas aggraver cet échec et t'imposer une image dégradée de moi. Comme je ne me nourrissais plus, mon corps et ma raison en vinrent peu à peu à décliner. Hugo est venu pour me sermonner et me faire prendre conscience que j'allais tout droit vers l'hôpital. Je pris donc la décision de suivre une thérapie et, surtout, de me nourrir convenablement. Si tout cela ne transparaît plus aujourd'hui, je continue pourtant à me sentir vulnérable. J'aurais tellement apprécié, à l'époque, que tu te confies à moi. Mon amour pour toi était assez grand pour comprendre ton problème. Tu m'as parlé dans ta lettre d'obstacles empêchant ton épanouissement. Je regrette de n'avoir pas été capable de te l'apporter. Bien sûr, il y a notre différence d'âge et elle t'a fait réfléchir certainement. Quant à ta lettre sans appel, elle m'a placée devant un fait accompli qui m'a anéantie.

- Pourtant, je me rappelle ta réponse à ma lettre. Elle reflétait cette intelligence et cette grandeur d'âme que j'avais toujours admirées chez toi. Pourquoi ne pas m'avoir écrit ce que tu viens de me dire ?

- Par dignité ... par pudeur et aussi parce que je refusais ta pitié. J'étais décidée à mourir dans mon coin en te laissant croire que tout allait pour le mieux.

- Albane, ma chérie, dit-il en se rapprochant d'elle et en prenant sa main.

- Gared, je t'en prie, répondit-elle en retirant délicatement celle-ci.

Il émanait d'elle cette même douceur reposante qu'il avait eu à apprécier jadis. Il comprenait ce rejet de son élan.

- Pourquoi tu es revenu, Gared ? Tu passais dans le coin et tu voulais vérifier que j'étais toujours en vie sans doute.

- Non, Albane. Tu n'y es pas du tout.

- Tu trouves quand même normal que je m'étonne, non ?

- Oui, bien sûr. Mais ...

- Après toutes ces années, je ne sais que penser de cette visite inopinée.

- Les choses ne se sont pas passées ainsi.

- Et comment alors ?

- En vérité, un drame est arrivé et a bouleversé ma vie. Mon désir était alors de partir au hasard, mais un accident de voiture m'a fait retourner au point de départ. Un phénomène s'est produit ensuite que je n'ai pas pu maîtriser. Crois-le ou non ... il m'a poussé jusqu'ici. Naturellement, je synthétise. Car ça n'a pas été aussi simple dans ma tête.

- Tu as fait allusion à un drame ... que s'est-il passé, exactement ?

- Franchement, je n'ai pas encore la force d'en parler.

- Tu as toujours été secret avec moi. En fait, tu n'as pas confiance ... ou bien tu as peur que je te juge.
 - Ne le prends pas mal, Albane. Il s'agit d'une chose difficile à confier et, de plus, le moment ne me semble pas approprié.
 - Bon, je respecte ta discrétion. Nous bavardons et je réalise que je n'ai même pas eu la courtoisie de te proposer à boire. Ta venue, comme ça, à brûle-pourpoint, m'a fait l'effet d'un coup de massue.
 - Je veux bien un café, ma ch... Euh ... Albane.
- Elle se contenta de sourire.
- Tu as des magazines dans le porte-revues, si tu veux. Je n'en ai pas pour longtemps.

Il tira un journal au hasard qu'il feuilleta distraitement en repensant aux révélations d'Albane et honteux de l'ingratitude dont il avait fait preuve à son égard. À cause de lui, elle était tombée au fond du gouffre pendant qu'il se réjouissait, à l'époque, dans les bras d'une autre. Si elle l'avait pardonné, les stigmates perdureraient longtemps sans doute.

Elle réapparut avec un plateau copieusement chargé qu'elle posa sur la table basse.

- Mais c'est une véritable dînette, fit-il observer.
- Rien de bien extraordinaire. Juste de quoi te sustenter un peu.
- D'autant que j'ai une petite faim. Je n'ai pas déjeuné à midi.
- Pourquoi n'as-tu rien dit ? Je vais aller te préparer deux œufs au plat avec une salade.
- Non, Albane. Je t'en prie, reste là avec moi.

Assise sur un pouf, elle scrutait son visage. Ces yeux clairs pointés sur lui le troublaient, voire l'inquiétaient.

- Qu'y a-t-il ? Pourquoi me regardes-tu ainsi ? s'enquit-il.
- Je m'imprègne de toi. J'essaie de clouer définitivement tes traits dans ma mémoire.
- Je ne suis pas encore parti.
- Oui, bien sûr. Mais tu es pareil au temps ... imprévisible. Je préfère ne plus me faire d'illusion, cela m'évitera de souffrir.
- Cette opinion que tu as de moi m'attriste, tu sais, avoua-t-il.
- La lucidité sauve de la déception. Sans vouloir te blesser, mon cher.
- Loin de moi l'intention de te tenir tête sur ce sujet. J'assume mes travers et mes manques et je reconnais leur laideur. Sache que je comprends ta position. J'admets que certaines blessures sont quasiment inguérissables.
- Tu parais plus mature, Gared.
- J'apprécie ta remarque. Pourtant, je me sens si insignifiant. Est-ce un passage nécessaire pour devenir soi-même ?
- Effectivement, l'humilité est le chemin vers la vérité de l'être.

Ils continuèrent à converser, tandis qu'il dégustait les délicieux biscuits fourrés à l'amande ou au chocolat mélangé à de la noisette. L'austérité d'Albane lui fit mal. S'efforçait-elle d'afficher une attitude quelque peu hiératique par dignité, par peur ou à cause d'une siccité du cœur par la douleur ? Cette forte sensibilité et ce beau romantisme, qu'il avait appréciés chez elle dans le passé, continuaient de transparaître, heureusement, derrière le paravent des mots. Il imagina qu'elle s'imposait un rôle et que cette conduite torturait, en final, son désir d'amour. Elle craignait à coup sûr qu'une nouvelle désillusion ne l'achevât cette fois. Allait-elle vouer aux gémonies ce bonheur impulsé par la Providence ?

Trois heures s'étaient écoulées depuis qu'elle avait ouvert la porte et lancé d'une voix angoissée : « *Gared ? ... Oh, Gared !* » comme s'il revenait d'un long voyage. Par tant de beauté d'âme, elle l'avait rendu ridicule. Des mots simples, familiers qui l'avaient aussi profondément ému. Était-elle consciente que son authenticité procédait d'une admirable hauteur d'esprit ?

Il subodora qu'en personne bien éduquée, Albane attendait qu'il en vînt à prendre congé ; quoiqu'il n'osait guère la questionner sur sa vie actuelle. Or, quand il se leva soudain, le visage de cette dernière s'obombra. Une réaction qui confirmait que sa réserve n'était bien qu'une protection.

- Tu as probablement un engagement, s'enquit-elle de façon détournée.

Dans la voix d'Albane, il discerna une nervosité cachée.

- Non, rien de précis, rétorqua-t-il.

Le regard enduit d'une jolie nitescence, elle lui proposa aussitôt de l'accompagner pour quelques emplettes dans le centre d'Aix. Il ne voulut pas la priver de ce plaisir.

Cette proposition le conforta dans son impression, à savoir que les événements s'inscrivent dans un continuum éternel et que le passé finit toujours par rattraper le présent. Cette sortie en compagnie d'Albane eut aussi pour effet de raviver le souvenir. Ils ne marchaient pas bras dessus bras dessous et ils ne s'embrassaient plus au détour d'une plaisanterie. Leurs mains se frôlaient à peine. La silhouette d'Albane attirant le regard des hommes, et même des femmes, il s'étonnait qu'elle fût encore seule. Mystère du destin ! En fin de compte, ils retrouvèrent un peu de connivence ... une évolution qui le ravit. Quand elle lui prit soudain le bras, en saluant quelques connaissances ou les commerçants, il la taquina. Son rire et cette complicité lui réchauffèrent le cœur.

- Il faut bien donner aux envieux matière à jaser, lança-t-elle.

Dans cette dérision des cancans, il vit l'espérance d'un nouveau bonheur.

Ils revinrent, les bras chargés de paquets. Tout en l'aidant au déballage des produits et à leur rangement, il nota l'inquiétude d'Albane à travers ses gestes. Devinant que la perspective de la séparation l'angoissait, il l'invita à dîner au restaurant. Il aspirait ainsi à la tranquilliser.

- Gared, tu n'es pas bien ici ? s'informa-t-elle d'une façon directe.

- Si, Albane. Pourquoi me poses-tu cette question ?

- Alors, pourquoi ne pas dîner tranquillement à la maison ? En toute amitié, bien sûr.

- Comme deux vieux amis et heureux de se retrouver, renchérit-il en souriant.

- Tout à fait. Qu'en dis-tu ?

- Je suis d'accord. Cependant, j'é mets une condition.

- Laquelle ?

- Que tu m'autorises à mettre la main à la pâte, répondit-il en lui caressant la joue.

- De toute façon, très cher, il n'était pas question que tu aies royalement les pieds sous la table en attendant les bons petits plats.

Dans la cuisine, elle lui noua un tablier autour de la taille. Fort de cette promiscuité impromptue, il imagina leurs corps enlacés et qu'elle se laissait caresser, timidement d'abord, puis d'une façon délicieusement véhémente, ... une vision sensuelle qui le troubla. Faisant soudain volte-face, il se risqua à entourer ses hanches pour l'attirer fermement contre lui ; or elle dénoua l'étreinte avec force délicatesse. Il sublima sa contrariété, répugnant à gâcher de manière stupide cette soirée. La mine compassée de cette dernière indiquait-elle d'intimes regrets ? Il s'enquit gaiement de ce qu'il devait faire.

Guidé par l'esprit méthodique d'Albane, il se transforma de bonne grâce en apprenti cuisinier. Cette atmosphère sereine en compagnie d'une femme réveillait en lui un fort désir d'aimer. Un retour de l'harmonie qui tenait, en outre, d'une sorte de magie. Il se sentait plus coupable encore de l'avoir meurtrie. Soucieux d'exorciser ces pensées négatives, il lui donna un baiser sonnante sur la joue. Il craignait toutefois que la légère expression de tristesse dans son regard ne fût désormais indéfectible. Elle se remit à sa préparation culinaire. Quant à lui, il réprima son envie de la posséder avec fougue et, par là, de tenter de la guérir de vieux tourments.

Pendant que le loup, savamment préparé et condimenté, cuisait dans le four, il l'aida à dresser la table dans le séjour. Sur une nappe bleue pétrole, elle disposa des assiettes en porcelaine peintes à la main et des couverts en argent. Elle argua que le plaisir de manger procédait de celui du partage, mais que l'alchimie entre la convivialité des couleurs et la saveur des mets était également importante. Il ne manqua guère de la féliciter pour cette décoration princière de la table. Certes, il avait déjà eu le privilège d'apprécier son talent d'artiste.